

Dupâquier, J. et M. Dupâquier. — *Histoire de la démographie. La statistique de la population des origines à 1914*. Paris, Perrin, 1985, 462 p.

Robert Allie

Volume 14, Number 1, avril 1985

Démolinguistique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600563ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600563ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (print)

1705-1495 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Allie, R. (1985). Review of [Dupâquier, J. et M. Dupâquier. — *Histoire de la démographie. La statistique de la population des origines à 1914*. Paris, Perrin, 1985, 462 p.] *Cahiers québécois de démographie*, 14(1), 129–131.
<https://doi.org/10.7202/600563ar>

DUPÂQUIER, J. et M. DUPÂQUIER. - *Histoire de la démographie. La statistique de la population des origines à 1914*. Paris, Perrin, 1985, 462 p.

Cet ouvrage a été préparé de longue main et il était attendu. Plus d'une dizaine d'articles ont précédé le livre. Les auteurs y développent une approche qu'ils appellent «une histoire de la quantification en démographie» (page 23). Le sous-titre est véritablement représentatif de ce que l'on retrouve dans les douze chapitres du livre. On semble déceler quatre parties parmi ces chapitres : la collecte de données (chapitres 1 à 3), leur traitement (chapitres 4 à 6), la diffusion de la démographie (chapitres 7 à 9) et ses derniers développements de 1850 à 1914 (chapitres 10 à 12).

Les auteurs font reculer les débuts plutôt flous de la statistique jusque vers 2800 avant J-C. Ils terminent cette période par l'effort florentin de 1427. La commune de Florence mit sur pied à cette époque un registre de sa population dans un but essentiellement fiscal. Dans l'avènement des registres, c'est toutefois le pouvoir religieux qui fait

figure de pionnier. La première raison d'être des registres paroissiaux était «le souci de contrôle religieux de la population» (page 56). Le pouvoir civil, pour sa part, ne tarda pas à intervenir afin d'en améliorer la forme et le contenu. Ces registres ont permis la publication des premiers bulletins de mortalité, «nécessité pratique lors de grandes épidémies» (page 67). Quant aux recensements, les auteurs situent les premiers au XVII^e siècle. Les auteurs nous entretiennent sur le rôle de Colbert et Vauban en ce domaine, pour la France et ses colonies. Ils abordent les retards causés par la popularité du multiplicateur universel. On nous apprend comment les pays nordiques sont rapidement devenus «les meilleurs du monde» (page 96) en matière de recensement. Dans l'histoire de la collecte, «partout où le pouvoir se constitue, on énumère» (page 27); quand l'État grandit, on dénombre, et lorsqu'il se centralise, on passe au recensement.

Les auteurs abordent le traitement des données avec la statistique descriptive, principalement animée par la géographie française et la statistique allemande. Cependant, le manque d'outils techniques de ces deux courants laissa le champ libre à l'arithmétique politique. Le chapitre sur l'arithmétique politique, que les auteurs élargissent en «école démographique quantitativiste» (page 129), est le plus imposant de l'ouvrage. Graunt y est présenté comme étant l'auteur des «trois coups de génie» (page 134) qui ont fondé la démographie. Les auteurs passent en revue plusieurs auteurs : Petty, King, Süßmilch, Kersseboom, etc. Ils mentionnent au passage que les taux modernes apparaissent en 1766 dans l'ouvrage de Muret et que le livre de J.B. Moheau, paru en 1778, est probablement «le premier traité de démographie pure digne de ce nom» (page 181). Selon les auteurs, si l'arithmétique politique ne s'était pas tournée vers l'étude de la mortalité, elle serait demeurée dans le puits sans fond de la comparaison entre Londres et Paris et du débat sur le dépeuplement du monde. Par la suite, les auteurs nous montrent comment le développement des tables de mortalité a été le fruit du problème des rentes viagères et du travail d'un certain nombre d'astronomes.

En matière de diffusion des données et des connaissances, ils abordent la formation des bureaux de statistique nationaux, la généralisation des publications et les progrès des recensements. On retrouve aussi un chapitre sur la formation des sociétés de statistique et sur les congrès internationaux où l'on tentait de standardiser la collecte.

Les derniers développements de la démographie sont liés, selon les auteurs, à la mutation des États nationaux, aux modes scientifiques de l'époque, à la généralisation des recensements sur le modèle belge, à la rationalisation des registres et aux débuts de la mesure des migrations. Le développement des méthodes peut se confondre avec l'apparition de quelques grands démographes. Les auteurs mettent en lumière l'élaboration d'une formule par W. Farr pour transformer les taux de mortalité en probabilités de survie, et ce, bien avant Reed et Merrell. Il y a aussi le diagramme de Lexis et les innovations en matière d'analyse de la fécondité.

Il s'agit là d'un excellent ouvrage, écrit de façon remarquable malgré l'avalanche de dates et de détails qu'il contient. En plus d'être agrémenté de plusieurs extraits de documents originaux, il présente une bibliographie d'oeuvres démographiques qui se rapproche certainement de l'exhaustivité. Le seul chapitre à souffrir de la faiblesse de nos connaissances est celui sur les débuts de la statistique. Le support écrit semble prédominer et l'absence du continent africain est notoire. Il ne nous reste plus qu'à attendre le «tome II» sur la pensée démographique.

Département de santé communautaire
Hôpital général de Montréal

Robert ALLIE
